Laura Bellini

Du temps emprunté pour aimer

Le départ a une date. Ce qui naît entre eux a besoin d'un avenir.



Du temps emprunté pour aimer

Le départ a une date. Ce qui naît entre eux a besoin d'un avenir.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902943

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les choses qu'on ne peut pas mettre en carton..... 12
Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon 24
Chapitre 3 - Quand le papier commence à parler 38
Chapitre 4 - En dehors des heures de travail..... 49
Chapitre 5 - Le droit de dire non 62
Chapitre 6 - À un pas de distance..... 73
Chapitre 7 - Entre ce que nous savons et ce que nous taisons 87
Chapitre 8 - Parmi ceux qui restent..... 97
Chapitre 9 - Le prix de ce qu'on sauve 109
Chapitre 10 - Sans promesses de façade..... 120
Chapitre 11 - Faire une place à l'autre 132
Chapitre 12 - Une date impossible à repousser..... 145
Chapitre 13 - Quand il n'est plus temps de chercher des excuses..... 156
Chapitre 14 - Une vérité qu'aucun baiser ne peut adoucir..... 166
Chapitre 15 - Ce qu'on ne peut pas promettre 176
Chapitre 16 - Le silence entre deux décisions..... 186
Chapitre 17 - Ce qui reste après le silence..... 197
Chapitre 18 - Un projet qui commence par la vérité..... 207
Chapitre 19 - Tout ce qui mérite d'être sauvé 219
Chapitre 20 - Pas besoin de rester pour être ensemble 231

INTRO

La première chose que je remarquai en entrant dans la librairie ancienne fut un calendrier dont les jours avaient été barrés les uns après les autres. Il était accroché au-dessus d'un vieux bureau, entre une reproduction de la cathédrale de Vilnius et une étagère remplie de livres dont les dos avaient depuis longtemps perdu leurs couleurs. Quelqu'un rayait chaque nouvelle date avec un gros feutre noir. Le dernier jour du mois était entouré d'un cercle rouge, sous lequel figurait un seul mot : FIN.

Je n'aimais pas ce genre de mots. Surtout lorsque j'avais devant moi suffisamment de travail pour avoir besoin d'un mois supplémentaire.

Je déposai mon sac à outils sur une chaise et regardai l'heure. J'avais dix minutes d'avance sur notre rendez-vous. J'arrivais toujours en avance. À quarante-trois ans, j'avais eu le temps de découvrir que la ponctualité permettait d'éviter bien des conversations inutiles et qu'un planning soigneusement préparé donnait au moins l'illusion de maîtriser la réalité.

Ce matin-là, j'avais particulièrement besoin de cette illusion.

Dans la poche de mon manteau se trouvait une proposition d'emploi imprimée que j'avais relue sept fois la veille au soir. Un contrat d'un an dans un atelier de restauration à Florence. Un poste autonome, l'accès à une collection de manuscrits dont je rêvais depuis le début de ma carrière, et une rémunération qui me permettrait, pendant douze mois, de ne plus réfléchir à deux fois avant chaque dépense importante.

Il me suffisait de donner ma réponse avant vendredi.

Il me suffisait aussi de partir.

« Madame Róg ? »

La voix provenait de derrière une haute bibliothèque. Une voix masculine, grave, légèrement rauque, comme celle d'un homme qui aurait trop parlé ou trop peu dormi.

Je me retournai.

Un homme apparut dans l'étroit passage, deux tasses en porcelaine à la main. Ses cheveux sombres grisonnaient nettement aux tempes. Il portait une chemise bleu clair aux manches retroussées et posa sur moi un regard qui s'attarda une fraction de seconde de plus que ne l'exigeait la politesse. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui comptait s'excuser du désordre. Il ressemblait plutôt à un homme convaincu que chaque objet autour de lui avait une bonne raison de se trouver là.

« Marianna Róg, confirmai-je. Monsieur Borecki ?

— Wiktor. Puisque nous allons passer plusieurs semaines ensemble dans cette pièce, nos noms de famille risquent de nous compliquer la vie.

— Pour certaines personnes, ils permettent de conserver une distance professionnelle. »

Il sourit, mais ne répondit pas immédiatement. Il posa une tasse sur le bureau et conserva l'autre à la main.

« Dans ce cas, gardons la liberté de choisir. »

Je ne savais pas s'il parlait de nos prénoms ou de tout autre chose. Je décidai de ne pas chercher à le savoir.

Je regardai les lieux avec davantage d'attention. La librairie ancienne occupait le rez-de-chaussée d'un vieil

immeuble, dans une rue secondaire de la vieille ville. Une lumière laiteuse de novembre filtrait à travers les hautes fenêtres. L'air sentait le papier, le bois et le café. Des cartons étaient disposés le long des murs, certains étiquetés, d'autres ouverts. Sur une longue table s'empilaient des albums, des gravures non reliées, de vieilles cartes et des chemises fermées par des rubans de toile.

J'étais venue sauver de la détérioration ce qui pouvait encore l'être, établir une documentation et aider le propriétaire à mettre de l'ordre dans sa collection avant de restituer les locaux. La mission devait être exigeante, mais courte. Exactement ce dont j'avais besoin avant de prendre ma décision concernant Florence.

« Combien de temps nous reste-t-il avant de rendre les lieux ? demandai-je.

— Trente et un jours.

— Et toute la collection se trouve ici ? »

Wiktor regarda les étagères.

« Cela dépend de ce que vous entendez par toute la collection. »

Je soupirai.

« Ce n'est pas la réponse qu'une restauratrice espère entendre le premier jour.

— Je sais. C'est pour cela que j'ai préparé du café. »

Il désigna la tasse. Je refusai d'un mouvement de tête, même si l'odeur était délicieuse. Je sortis mon carnet et commençai à noter mes premières observations. Je devais évaluer l'état des ouvrages et des documents, établir les

priorités et déterminer ce qui ne pouvait pas être déplacé sans protection préalable.

Wiktor m'observa quelques instants, puis posa son propre café.

« Avant de commencer, j'aimerais préciser une chose. Tout ce qui se trouve ici ne peut pas être traité comme une simple marchandise à emballer. »

Je levai les yeux.

« Mon métier ne consiste pas à emballer des marchandises.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors dites-moi précisément ce que vous vouliez dire. »

Au lieu de répondre, il s'approcha de la table et dénoua le ruban d'une chemise. Il en sortit une petite feuille de papier jaunie sur les bords, ornée d'un dessin délicat représentant une cour intérieure de Vilnius. Le papier était fragile, fissuré par endroits. Au verso, je distinguai les traces d'une ancienne colle.

« C'est mon père qui l'a acheté, expliqua-t-il. Pas pour sa valeur. Il avait reconnu la cour où il jouait lorsqu'il était enfant. Pendant des années, il a gardé ce dessin près de son bureau. »

Je tendis la main, mais l'arrêtai au-dessus de la feuille.

« Je peux ? »

Il acquiesça.

Je déposai le dessin sur un support propre que je sortis de mon sac. J'examinai les fibres du papier, les petits manques et l'ancien pli qui traversait le milieu de la

composition. L'objet n'avait pas une valeur exceptionnelle. Il pouvait pourtant traverser encore plusieurs décennies, à condition que quelqu'un en prenne soin.

« On peut le stabiliser, dis-je. Mais je ne vous promets pas que toutes les marques du temps disparaîtront.

— Je ne veux pas qu'elles disparaissent. »

Je le regardai avec intérêt.

« Tant mieux. Toutes les cicatrices n'ont pas besoin d'être effacées. »

Pendant un instant, son regard changea. Il m'observa avec plus d'attention, sans cette pointe de provocation que j'y avais remarquée auparavant.

« C'est précisément pour cela que je vous ai engagée. »

Je ne sus pas s'il s'agissait d'un compliment ou d'une simple appréciation professionnelle. J'aimai le fait qu'il ne cherche pas à le préciser.

Mon téléphone vibra dans la poche de mon manteau. Un message de la coordinatrice du projet italien venait d'apparaître à l'écran.

Chère Marianna, nous attendons votre décision. Nous aimerions commencer à préparer votre arrivée.

Je verrouillai l'écran avant que Wiktor ait pu apercevoir quoi que ce soit.

« Quelque chose d'urgent ? demanda-t-il.

— Une affaire professionnelle.

— Je comprends. »

Il avait répondu calmement, sans essayer de regarder par-dessus mon épaule. Je lui en fus reconnaissante bien plus que je n'aurais dû l'être envers un inconnu.

Je m'approchai de la fenêtre. Dehors, les passants se hâtaient dans la rue mouillée, le visage enfoui dans leurs écharpes. Je connaissais Vilnius depuis des années, mais je l'avais toujours considérée comme une ville où je venais accomplir des missions précises. Cette fois, je pourrais y rester un peu plus longtemps. Assez pour m'attacher aux petits détails du quotidien, mais certainement trop peu pour y construire quoi que ce soit.

« Pourquoi fermez-vous votre librairie ? demandai-je. »

Wiktor vint se placer près de moi, à une distance polie.

« Le propriétaire de l'immeuble n'a pas renouvelé le bail. Je pourrais me battre, mais je n'ai pas l'intention de dépenser toutes mes économies pour convaincre quelqu'un qui a déjà pris sa décision.

— Vous trouverez un autre endroit.

— Peut-être.

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

— Parce que je ne sais pas encore si j'ai envie de tout recommencer à zéro. »

Je tournai la tête vers lui. Son visage n'exprimait pas une tristesse spectaculaire, seulement la fatigue d'un homme qui avait longtemps essayé de maintenir quelque chose en vie à la seule force de ses bras. Je compris soudain pourquoi le feutre noir et le cercle rouge m'avaient tant irritée. Pour moi, la fin d'un projet signifiait simplement le début du suivant. Pour lui, elle pouvait signifier la perte du lieu où il avait passé la majeure partie de sa vie d'adulte.

« Trente et un jours, ce n'est pas beaucoup », dis-je d'une voix plus douce.

« C'est assez pour avoir le temps de s'habituer à quelque chose. »

Il ne regardait pas le calendrier.

Il me regardait, moi.

Le bruit d'une bouilloire nous parvint par la porte ouverte de l'arrière-boutique. Wiktor détourna les yeux le premier, comme s'il venait de se souvenir de quelque chose de parfaitement ordinaire.

« Je vous ai laissé votre café. Il est encore chaud. »

Cette fois, j'acceptai la tasse. Nos doigts ne se touchèrent pas, bien que nous ayons tenu tous les deux la porcelaine pendant un bref instant. Il esquissa un sourire presque imperceptible, puis retourna vers la table.

J'ouvris mon carnet à une page vierge. Sous la date, j'inscrivis ma première tâche : Déterminer ce qui mérite vraiment d'être sauvé.

Avant que j'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, Wiktor m'interpella depuis la table où il examinait la chemise ouverte.

« Madame Marianna, savez-vous toujours quand il est temps de partir ? »

Je m'immobilisai, mon stylo suspendu au-dessus du papier. Il ne pouvait rien savoir de Florence. Il ignorait totalement que je comptais les jours avant une décision susceptible de changer toute ma vie.

Et pourtant, j'entendis dans sa question quelque chose que je ne parvenais pas à ignorer.

« En général, je sais où je vais, répondis-je. Ce n'est pas tout à fait la même chose. »

Wiktor leva les yeux. Pendant un instant, aucun de nous ne bougea.

« Et si quelqu'un souhaitait que vous restiez ? demanda-t-il doucement. »

Je regardai le cercle rouge sur le calendrier, puis reportai mon attention sur lui.

« Il faudrait alors que je sache pourquoi. »

Il ne répondit pas. Et ce fut précisément ce silence qui, pour la première fois depuis que j'avais reçu la proposition de Florence, me fit penser non pas à l'endroit où je comptais partir, mais à l'homme que je pourrais laisser derrière moi.

Chapitre 1 - Les choses qu'on ne peut pas mettre en carton

Wiktor Borecki avait le don irritant de prononcer des phrases qui continuaient à vous habiter longtemps après la fin d'une conversation. Je m'en rendis compte dès le premier jour, lorsque, au lieu de me concentrer sur l'évaluation de l'état de la collection, je passai un bon quart d'heure à me demander pourquoi il m'avait demandé si je savais toujours quand il était temps de partir.

Je n'avais cependant aucune intention de laisser mes réflexions personnelles entraver mon travail. Je rangeai mon téléphone dans mon sac, étalai une fiche d'inventaire sur la table et demandai à accéder à la pièce située à l'arrière de la librairie. Je devais vérifier les conditions de conservation du papier avant que quiconque commence à déplacer les documents.

Wiktor s'arrêta près de la porte.

« J'aimerais d'abord mettre une chose au clair.

— Je vous écoute.

— Aucun livre ni aucune gravure ne quitte la librairie sans que j'en sois informé. »

Je posai mon crayon.

« Cela va de soi. Vous êtes propriétaire de la collection.

— Ce n'est pas seulement une question de propriété. Je ne veux pas que quelqu'un décide qu'un objet ne mérite pas d'être conservé parce que sa restauration coûterait plus cher que sa valeur marchande. »

Je compris l'origine de sa prudence. En revanche, je n'appréciai guère qu'il suppose que je puisse juger des objets historiques uniquement en fonction de leur prix.

« Il y a une différence entre établir des priorités de conservation et jeter des objets, expliquai-je. Ma responsabilité consiste à indiquer ce qui nécessite une protection immédiate. La vôtre reste de décider ce que vous souhaitez en faire ensuite.

— Même si nous ne sommes pas d'accord ?

— Surtout dans ce cas. »

Il m'observa quelques instants en silence. Appuyé d'une épaule contre l'encadrement de la porte, les bras croisés sur la poitrine, il dégageait un calme presque déconcertant. Il n'élevait pas la voix et ne cherchait pas à dominer la conversation, mais il n'appartenait certainement pas à cette catégorie d'hommes qui cèdent facilement.

« Très bien, répondit-il enfin. Mais ne vous attendez pas à ce que je traite ces objets comme de simples numéros dans un tableau.

— Et vous, n'attendez pas de moi que je les sauve par la seule force des sentiments. »

Un sourire apparut sur son visage.

« J'ai l'impression que notre collaboration va être excellente.

— Cela reste à confirmer.

— Dans ce cas, nous avons trente et un jours pour le vérifier. »

Je ne répondis pas. Je préférais qu'il ne remarque pas à quel point le simple ton de sa voix suffisait à désarmer ma méfiance.

L'arrière-boutique se révéla beaucoup plus grande que je ne l'avais imaginé. Au bout d'un couloir étroit s'ouvrait une pièce au plafond élevé, avec deux petites fenêtres et des armoires en bois montant presque jusqu'au plafond. Des piles de revues reliées jonchaient le sol. Contre un mur se trouvaient des meubles métalliques à tiroirs destinés à conserver des gravures. Je remarquai également plusieurs cartons posés directement contre un mur extérieur.

Il n'en fallut pas davantage pour que j'oublie Wiktor.

« Il faut déplacer ces cartons immédiatement, déclarai-je. »

Il s'approcha.

« Pourquoi ?

— Le mur est froid et les cartons reposent sur le sol. Si l'humidité augmente dans cette pièce, leur contenu risque de souffrir. Disposez-vous d'un appareil pour mesurer la température et l'humidité ?

— Non. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais eu de problèmes.

— Ce n'est pas parce qu'un problème est invisible qu'il n'existe pas. »

Je m'accroupis près du premier carton. Je ne l'ouvris pas immédiatement. J'examinai sa surface, son fond et ses arêtes. À un endroit, je distinguai une tache plus sombre.

« Nous devons savoir ce qu'il contient. »

Wiktor se pencha au-dessus de moi. Je perçus le parfum de sa chemise, frais et discret, mêlé à l'arôme du café.

« Ce sont probablement de vieux catalogues de ventes aux enchères.

— Probablement ?

— Mon père a entreposé des choses ici pendant plus de quarante ans. Il ne m'a pas laissé de carte détaillée de sa manière de penser. »

Je me redressai en maintenant entre nous une distance raisonnable.

« Alors nous allons commencer par établir cette carte. »

Nous travaillâmes pendant les deux heures suivantes. Wiktor apportait les cartons sur la table, tandis que j'en vérifiais le contenu, attribuais des références provisoires et séparais les objets nécessitant une protection particulière. Au début, il surveillait chacun de mes gestes avec une telle attention qu'on aurait dit qu'il craignait de me voir démonter par inadvertance les souvenirs de sa famille. Peu à peu, cependant, il commença à poser des questions. Elles n'avaient rien de superficiel. Il voulait comprendre pourquoi certains papiers résistaient aux décennies presque sans changer d'aspect, tandis que d'autres s'effritaient au moindre contact.

J'aimais les gens curieux d'apprendre. J'appréciais encore davantage ceux qui savaient écouter lorsque la réponse se révélait compliquée.

« Donc, on ne peut pas simplement tout placer dans des chemises neuves ? demanda-t-il tandis que je lui montrais un album aux pages décolorées.

— On peut. Mais une chemise inadaptée risque de provoquer davantage de dégâts que l'ancienne. Le papier réagit aux matériaux avec lesquels il reste en contact pendant des années. La conception du conditionnement et les conditions de stockage sont également importantes.

— On dirait presque une description d'une relation amoureuse. »

Je haussai les sourcils.

« Pardon ?

— Deux choses peuvent sembler parfaitement assorties et pourtant se détériorer lentement l'une au contact de l'autre. »

Je le regardai par-dessus l'album.

« Vous comparez souvent le papier aux relations humaines ?

— Seulement lorsque je discute avec une restauratrice intéressante. »

Cette fois, il ne chercha pas à dissimuler son sourire.

J'aurais dû répondre sur le même ton. Au lieu de cela, je me surpris à chercher mes mots pendant quelques secondes. Ce n'était pas parce que je manquais d'expérience dans mes échanges avec les hommes. Simplement, cela faisait longtemps que personne n'avait flirté avec moi d'une manière qui ne m'obligeait pas à prendre immédiatement position.

« Faites attention, finis-je par dire. Certains matériaux sont plus résistants qu'ils n'en ont l'air.

— Je m'en souviendrai. »

Je n'étais pas certaine qu'il parlât encore du papier.

Avant midi, nous découvrîmes une caisse en bois remplie de correspondance. Les enveloppes provenaient de différentes décennies. Certaines étaient ouvertes, d'autres attachées par une ficelle. Wiktor reconnut l'écriture de son père sur l'une des feuilles et la mit de côté.

« Nous ne cataloguerons pas cela.

— Je dois au moins vérifier l'état de conservation.

— Ce sont des lettres privées.

— Je comprends. Je n'ai aucune intention de les lire. Je peux examiner le papier et les conditions de stockage sans prendre connaissance de leur contenu.

— Non. »

Sa réponse fut catégorique. Pour la première fois, sa voix prit une dureté véritable.

Je redressai le dos.

« Wiktor, si vous avez des réserves concernant l'étendue de ma mission, établissons-les maintenant. Je ne peux pas être responsable de l'état d'une collection à laquelle je n'ai pas accès.

— Vous n'êtes pas obligée d'être responsable de tout.

— C'est précisément ce que j'essaie de définir. »

Il se tourna vers la fenêtre. La lumière pâle qui traversait les vitres soulignait les mèches grises de ses tempes. Je percevais sa tension à la façon dont ses doigts se crispaient sur le bord de la caisse.

« Excusez-moi, dit-il après un moment. Je n'aurais pas dû réagir ainsi. »

Je ne m'attendais pas à des excuses formulées sans la moindre réserve.

« Vous pouvez exclure cette correspondance privée de ma documentation, répondis-je. Mais j'ai besoin que vous confirmiez prendre la responsabilité de son état.

— D'accord.

— Et je vous demande de déplacer cette caisse. Le bois est sale, et les enveloppes ne devraient pas reposer directement au fond.

— Je vais m'en occuper. »

Nous gardâmes le silence un moment.

« Vous êtes quelqu'un de très précis, remarqua-t-il.

— C'est un défaut ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Ne vous pressez pas. Nous avons encore largement le temps de nous décevoir mutuellement. »

Il éclata de rire. Un rire discret, sincère, très différent de ses sourires polis précédents. Je fus surprise de constater à quel point j'avais envie de l'entendre de nouveau.

Dans l'après-midi, nous transportâmes une partie de la collection dans la salle principale, où l'air était sec et la température plus stable. Wiktor trouva une table pliante, sur laquelle je disposai le matériel destiné à la protection provisoire des documents.

À un moment, un homme âgé vêtu d'un manteau sombre entra dans la librairie. Il venait demander un livre qu'il avait commandé plusieurs semaines auparavant.

Wiktor interrompit son travail sans manifester la moindre impatience.

« Monsieur Leon, bien sûr que je me souviens. Asseyez-vous, je vous l'apporte tout de suite. »

Il revint avec un petit recueil de poésie lituanienne. Le client sortit son portefeuille, mais Wiktor secoua la tête.

« Nous avions convenu d'un autre prix.

— Cela fait si longtemps. Vous pouvez l'augmenter.

— Je n'en ai aucune intention. »

Le vieil homme semblait profondément ému. Il le remercia, lui serra la main et quitta la librairie en serrant le livre contre sa poitrine.

« Vous le connaissez depuis longtemps ? demandai-je.

— Depuis une quinzaine d'années. Sa femme lui lisait ces poèmes à voix haute. Elle est morte au printemps. Il cherchait cette édition parce qu'ils possédaient autrefois exactement la même.

Je regardai la porte refermée.

« Vous auriez pu le vendre plus cher.

— J'aurais pu.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Parce que je lui avais promis de retrouver ce livre. Je ne lui avais pas promis de gagner de l'argent sur son chagrin. »

Il reprit son travail comme s'il venait de dire quelque chose de parfaitement ordinaire.

Pendant le reste de l'après-midi, il me fut plus difficile de rester indifférente. Wiktor pouvait se montrer obstiné, parfois trop prudent, et son attachement aux objets compliquait même les décisions les plus simples. Mais je voyais aussi qu'il n'était pas de ces hommes qui considèrent les besoins des autres comme des obstacles. Dans son univers, les choses avaient de l'importance parce qu'elles appartenaient à la vie de quelqu'un.

À cinq heures, je commençai à ranger mon espace de travail. Je devais encore rentrer dans l'appartement que je louais, revoir ma documentation et préparer le programme du lendemain. Mon téléphone me rappela l'échéance de

mon entretien avec Florence. Je coupai la notification avant que Wiktor puisse s'approcher.

« Vous avez déjà terminé ?

— Pour aujourd'hui, oui. Je vais préparer la liste des priorités et demain, nous commencerons par les gravures.

— Je dois reconnaître que j'avais imaginé notre collaboration autrement. »

Je refermai mon sac.

« En pire ?

— En plus calme. »

Je ne pus retenir un sourire.

« C'est peut-être parce que personne ne vous avait encore expliqué combien de choses vous conserviez dans de mauvaises conditions.

— Personne ne m'avait encore dit autant de choses en une seule journée.

— Et vous avez survécu.

— De justesse. »

Je m'approchai de la table pour récupérer mon carnet. Wiktor se plaça de l'autre côté et posa devant moi une petite feuille de papier.

Quelques noms et dates y avaient été inscrits à la main.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Des personnes susceptibles de connaître l'origine d'une partie de la collection. Je me suis dit que cela pourrait vous servir demain. »

J'examinai son écriture soignée. Il n'était pas obligé de faire cela. Il aurait pu me laisser d'autres cartons et attendre que je trouve moi-même toutes les informations.

« Merci.

— N'ayez pas l'air si surprise. Je suis capable de collaborer.

— Sous certaines conditions.

— Tout le monde a ses conditions, Marianna. »

C'était la première fois qu'il prononçait mon prénom sans le faire précéder d'une formule officielle. Il sonnait différemment de la façon dont je l'avais moi-même prononcé en me présentant le matin. Plus doucement. Comme s'il avait déjà pris le temps de vérifier qu'il se formait agréablement sur sa langue.

« Dans ce cas, demain, nous les mettrons toutes par écrit, répondis-je.

— Toutes ?

— Celles qui concernent le travail. »

Une curiosité amusée passa dans son regard.

« Et les autres ? »

Je m'arrêtai près de la porte. Je savais que j'aurais simplement dû lui souhaiter une bonne soirée. Au lieu de cela, je me retournai et m'autorisai un sourire que je n'avais aucune intention d'expliquer.

« Pour les autres, il est beaucoup trop tôt. »

Il me suivit jusqu'au seuil de la librairie. Vilnius, à la tombée du soir, sentait la pluie et la fumée des cheminées lointaines. De l'autre côté de la rue, les lumières d'un petit

café commençaient à s'allumer. Wiktor ferma la porte, mais ne tourna pas encore la clé dans la serrure.

« Marianna ? »

Je le regardai.

« Oui ?

— Merci de ne pas avoir essayé de me convaincre aujourd'hui que tout finirait par s'arranger.

— Je ne sais pas si ce sera le cas.

— Justement. »

Pendant un instant, nous restâmes face à face, séparés seulement par une marche d'escalier. J'eus l'impression qu'il aurait pu ajouter quelque chose d'important. Mais il recula et me souhaita une bonne soirée.

Je m'éloignai dans la rue, les doigts refermés sur la bandoulière froide de mon sac. Après une dizaine de pas, je regardai par-dessus mon épaule.

Wiktor se tenait toujours devant la porte.

Il leva brièvement la main pour me saluer et je lui rendis son geste.

Ce ne fut qu'une fois le coin de la rue dépassé que je m'autorisai à reconnaître combien son regard m'avait fait plaisir.

Dans mon appartement, un message de Florence m'attendait, ainsi que mon agenda dans lequel j'avais soigneusement inscrit tous mes engagements pour les semaines à venir. Je m'assis à la table, ouvris mon ordinateur et commençai à préparer la documentation.

Pendant la première demi-heure, je travaillai efficacement. Puis je remarquai que, dans la rubrique

consacrée à l'état de la collection, j'avais écrit une phrase qui n'avait aucun rapport avec la conservation.

Toutes les choses ne peuvent pas être évaluées en fonction de ce que coûte leur préservation.

Je fixai l'écran un moment avant de supprimer la phrase.

Elle n'avait pas sa place dans un rapport.

Mais, pour une raison que je ne m'expliquais pas, je n'avais aucune envie de l'oublier.

Chapitre 2 - Des limites tracées au crayon

Le lendemain matin, j'arrivai à la librairie avec un planning préparé, trois formulaires vierges et la ferme résolution de ne pas laisser Wiktor Borecki me distraire de mon travail.

Cette résolution commença à vaciller dès le seuil franchi.

Deux tasses étaient posées sur le bureau, accompagnées d'un sachet en papier provenant d'une boulangerie. Au centre de la table se trouvait un petit bouquet de branches d'eucalyptus. Ce n'étaient pas des fleurs au sens romantique du terme. Plutôt quelque chose que quelqu'un aurait acheté par hasard, en pensant que cela ferait joli dans une pièce remplie de vieux livres.

Wiktor sortit de l'arrière-boutique, une chemise de documents sous le bras.

« Bonjour. Cette fois, le café n'est pas une tentative de corruption.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— La preuve que je suis capable de me souvenir qu'hier, tu l'as bu sans sucre. »

Je regardai la tasse. Effectivement, il n'y avait pas de sucrier à côté.

« C'est une observation assez risquée. Je n'ai peut-être pas mis de sucre simplement parce que tu avais oublié de m'en proposer.

— Dans ce cas, nous aurions connu notre première crise sérieuse de collaboration. »

Je souris malgré moi. Il portait un pull sombre sur une chemise claire. Il semblait reposé, même si de légères ombres subsistaient sous ses yeux. Je remarquai qu'il avait retroussé ses manches presque exactement comme la veille.

« J'ai apporté un planning, annonçai-je en déposant mon sac.

— Cela paraît menaçant.

— Il est réaliste.

— Cela signifie généralement que son contenu ne plaira pas à quelqu'un. »

J'étalai les documents sur la table. Je voulais que nous fixions des règles précises avant de commencer : les responsabilités de chacun, les horaires, la façon de prendre les décisions et la procédure à suivre si nous découvrions des objets nécessitant une intervention urgente.

Wiktor s'assit en face de moi et m'écouta pendant plusieurs minutes sans m'interrompre. Lorsque j'eus terminé, il rapprocha le planning de lui.

« Vingt jours ouvrés ?

— C'est ce dont nous avons besoin pour préparer la collection à un déménagement sans risque. Je garde les jours restants comme réserve pour les imprévus.

— Et si nous découvrons quelque chose qu'il est impossible de terminer dans les délais ?

— Nous déciderons ce qui peut être protégé provisoirement et ce qui nécessite un travail supplémentaire. Je n'ai aucune intention de bâcler une restauration simplement parce que quelqu'un veut récupérer ses locaux.

— Sur ce point, nous sommes d'accord. »